

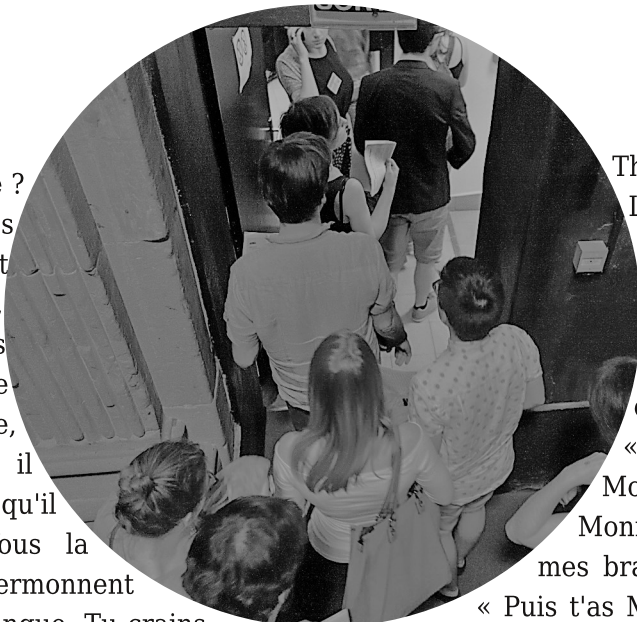
OÙ SONT MES AUTRES ?

GAZETTE DU FESTIVAL

N° 2 Jeudi 18 Mai 2017

ÉDITO

Vous la connaissez cette histoire ? Celle du type qui raconte à ses potes que, quand même, rapport aux transports en commun, quand y a, tu vois, un autre gars tu vois, avec un grand sac et une tête de, tu vois, ben quand même, peut pas s'en empêcher quoi, il flippe, je veux dire, c'est pas qu'il flippe mais, il flippe quoi. Vous la connaissez ? Et ses potes, ils le sermonnent ses potes, ils le charrient. T'es dingue. Tu crains. T'es carrément limite toi. Ben ouais. À quoi il s'attendait le type ? Qu'on lui tape sur l'épaule ? Qu'on les lui mouche ses petites narines pleines de morve ? Il sait pas trop le type. Ce qu'il sait, c'est que ses potes c'est pas ses potes. Il a envie de leur dire, « vous êtes pas des potes », il dit rien, il dira plus jamais rien. Il ravalera ses flips, ses pets de l'esprit, sa mitraille de rots à double jet stomachique. Les gardera rien que pour lui. Cachés. Sous clef. Bien à l'abri. CHUUUUUT. La jouera détendu, relax, clean. Le genre de type que le monde - ben quoi c'est vrai - ça le tache pas le monde. Fera comme ses potes quoi. Comme ses potes qui sont pas ses potes. Et ensuite ? Ensuite ça se complique. Parce que ça gangrène ces trucs-là, ça pourrit. Notre type, il pourrait en mourir. Nous faire une grosse indigestion cérébrale. Il pourrait finir par vomir des litres, des litres de saloperies, là, sur les pompes de ses potes qui sont pas ses potes. Mais vomir, hein, c'est comme rire, c'est communicatif. Alors ça finirait en fleuve de pensées rances, en océan de ressentis tout crades, tout verdâtres. T'as les potes pas potes, ils la joueraient moins Saints Pères de la Grande Vertu de la Sagesse. « Pourquoi vous avez rien dit les mecs ? Pourquoi c'est toujours à celui qui pisse le plus propre ? Pourquoi ? Pourquoi ? » BLEUUURP TOTAL. « Noooooooooooooooooon !!!!!!! » Stop. On se calme. Ça n'arrivera pas. Ça n'arrivera pas parce que notre type, il a trouvé une place, ici, au



Théâtre Sainte-Marie-d'en-Bas.

L'Ennemi intérieur... « Comme ça me parle ce titre ». C'est ça qu'il s'est dit le type. Exactement ça ; en découvrant, un peu par hasard, dans un vieux troquet je crois, le programme du Festival. « Puis Marilyn c'est beau, c'est Monroe Marilyn. Et moi, Marilyn Monroe, je l'ai souvent serrée dans mes bras. En poster je parle. » Pareil. « Puis t'as Mattei aussi. Et dans Mattei t'as Matte, t'as MATE dans Mattei. » Mais grave ! Allez mon gars, vas-y, mate-le, mate-le ton nuisible qu'est dégueulasse, MATE. T'es pas tout seul mon gars. T'es pas un cas unique. Moi aussi j'en ai un. Moi aussi. Moi aussi ! Venez on en parle. Venez on arrête de faire genre, on arrête la frime. Venez on tente ensemble un exorcisme. CHICHE ! Ça va nous remuer ? Ben... Possible. Ça va faire mal ? Y a des chances oui. Et ça va nous faire du bien aussi ? Je crois je... On verra bien. Puis, au pire, on pourra toujours tenter le câlin collectif, non ? En attendant, baissions les lumières : chez George, Simon, Eddy, déjà minuit arrive.

Julie Aminthe

Sommaire

Page 2 et 3

L'Ennemi intérieur - MARILYN MATTEI
Interview

Page 4

LE VIADUC - LAURA TIRANDAZ
Interview
PROGRAMME DU JOUR

Page Volante
DIVAGATIONS

L'Ennemi intérieur de Marilyn Mattei

Oui, Louise, je réfléchis à ma place dans le monde. C'est un crime ?

Eddy – *L'Ennemi intérieur*

Votre pièce tourne autour de l'absence, celle de Max, un adolescent parti sans prévenir personne et dont il ne reste qu'une seule trace : une vidéo postée sur Internet dans laquelle on le voit exécuter un otage. Avez-vous, au cours de l'élaboration du texte, hésité à faire réapparaître Max, que ce soit en flash-backs ou de manière plus concrète ?

« Avant que la pièce commence, le drame a déjà eu lieu ». Au départ, la pièce démarrait ainsi. J'ai finalement trouvé ça trop « pompeux », quelque part trop explicatif. Ce drame, c'est bien évidemment la disparition de Max. Son absence est le moteur de la pièce. Je n'ai jamais souhaité le faire apparaître. Ce qui m'intéresse, c'est tout le silence qu'il y a autour du disparu : « pourquoi, comment, où ? » et donc tout le fantasme qui en découle. Max est à la fois nulle part et partout : dans l'esprit des protagonistes, dans leur bouche mais aussi dans leurs actions. Tout part de lui. Presque paradoxalement, Max est donc omniprésent. C'est en quelque sorte « le hamster qui tourne dans les têtes ». Sa lettre d'adieu existe. Je l'ai écrite au début du projet, placée en appendice et, ne sachant pas quoi en faire, j'ai fini par l'enlever. Faire apparaître Max physiquement n'aurait pas eu de sens à mes yeux, aurait sans doute enlevé tout le trouble planant autour de lui. J'aimais aussi qu'il existe seulement dans l'esprit du lecteur, du spectateur. Que chacun puisse reconstruire son portrait à partir des informations données au fil du drame, comme les pièces d'un puzzle.

Dans *L'Ennemi intérieur*, la peur comme la noirceur semblent se propager comme un virus. C'est en tout cas ce qu'affirment et ressentent certains personnages, comme George, un ami de Max mais aussi Louise, la psychologue, laquelle finit par sombrer dans la

paranoïa. Comment vous est venue l'idée de contamination pour parler d'embrigadement et de terrorisme ? En outre, le fait que ce vocabulaire (virus, contamination) puisse s'appliquer aussi bien à la sphère médicale qu'à la sphère Internet a-t-il été déterminant dans votre choix de l'utiliser dans votre pièce ?



© D.R.

En écrivant *L'Ennemi intérieur*, j'ai déjà fait attention à ne pas utiliser le vocabulaire associé au terrorisme (État islamique et j'en passe). L'actualité étant rude, je ne voulais pas « effrayer » les potentiels lecteurs et spectateurs. Je me disais aussi, à tort peut-être, que les « gens » n'avaient pas envie d'entendre « ça ». Pendant mes deux ans de travail, je me suis énormément documentée. Je suis allée sur des sites aujourd'hui fermés (je crois que je suis fichée), j'ai regardé des vidéos de propagande presque tous les jours, écouté des Nasheed en français, créé un faux compte Facebook (avec, comme photo de profil, un chaton qui dort sur un Coran), liké des commentaires haineux ; tout cela pour établir un lien, même virtuel, avec ceux qui sont sous l'idéologie de Daesh. Mes amis ont fini par me dire : « Tu bosses encore là-dessus ? Faudrait pas que ça

te contamine toi aussi. » Le mot était lancé. Je l'ai mis dans un coin de ma tête. Il était, en outre, nécessaire pour moi d'inventer un vocabulaire spécifique, un vocabulaire qui appartiendrait seulement à Simon, George et Eddy. Celui-ci parle de maladie, de cancer ; George répète ; les deux ados finissent par parler de virus, de contamination. Ces termes renvoient à l'invisible, au fait que cela peut toucher tout le monde, c'est effrayant. Quand Manuel Valls a déclaré que la France était en guerre, le 14 novembre 2015, j'ai pensé : « O.K. Mais contre qui ? Concrètement, quel est l'ennemi à abattre, à viser ? » Nous étions, et nous sommes toujours, face à une menace imperceptible et innommable. D'autre part, je suis une adepte des films de zombies et je savais que le mot « virus » recelait un background post-apocalyptique, cauchemardesque, pour le moins intéressant, vu le contexte.

Nous avons l'impression que chacun des personnages, à leur façon, est victime d'un monde où la frustration prédomine. Frustration qui semble les conduire à agir et réagir de manière pour le moins problématique. Était-ce important pour vous de donner la parole à ceux que la société maltraite ? Leur offrir en quelque sorte une « tribune » théâtrale au sein de laquelle ils puissent faire entendre leur mal-être et cela malgré les comportements qu'ils adoptent ?

Je tente toujours, c'est vrai, d'écrire sur ceux qui n'ont pas le droit à la parole, sur ceux qui n'ont rien, sur ceux qu'on maltraite ou qui se maltraitent tout seuls. Dans le cadre de ce texte, ce n'est pas la frustration qui pousse les individus à commettre certains actes, mais l'absence de Max et la culpabilité qui en découle.

Néanmoins, s'il y a frustration, notamment chez Eddy, c'est par la sensation d'être inutile au monde, de ne pas exister pleinement. Être quelqu'un, semble-t-il, c'est agir : constat que j'ai pu faire après les attentats en France. Beaucoup d'individus ont, en effet, décidé d'intégrer la police ou l'armée, et justifié ce choix par une volonté d'utilité patriotique.

Eddy, surveillant de l'établissement scolaire où Max étudiait et sorte de nouveau mentor pour ses amis, oppose les « bons soldats » et les « aveuglés passifs », le bien et le mal, comme le ferait un haut gradé de Daesh. L'extrémisme, quel que soit l'aspect qu'il revête, se nourrirait-il de cette binarité réductrice ? Et comment s'est construit ce personnage d'Eddy, prêt à tout pour remettre la jeunesse sur ce qu'il croit être le bon chemin ?

Roth - C'est de l'arrogance. Je ne peux pas lui reprocher d'être intolérant et être intolérante moi-même.

Martyr, M. von Mayenburg.

J'ai, en effet, réutilisé les termes des « endoctrineurs » de Daesh pour les mettre dans la bouche d'un homme qui se bat contre l'obscurantisme et finit par devenir lui-même obscurantiste. Quel que soit l'extrémisme, à partir du moment où l'idéologie se radicalise, il me semble que les discours se rejoignent. Ils utilisent les mêmes armes, la même violence, adoptent les mêmes comportements. De plus, pour en revenir plus précisément à Eddy, c'est lui qui remplace Max, comble son absence aux yeux de George et Simon, devenant en quelque sorte leur grand-frère. Ce groupe d'ados, passé de quatre à deux membres, fonctionne comme une meute. Sans « dirigeant », le binôme restant est perdu. Du coup, George et Simon font d'Eddy leur nouveau leader. Ce qui est assez facile puisqu'ils partagent un terreau commun : l'école. Je me suis inspirée à la fois de personnes très proches de moi, lesquelles, comme Eddy, ont un discours et une pensée qui tournent en boucle ; mais aussi des « drames » de Sevrans - ville qui compte beaucoup de départs pour la Syrie et où « l'endoctrineur » était surveillant d'un

établissement scolaire. Je me souviens, les gens n'y croyaient pas : « Comment se fait-il que cet individu, bien intégré, soit devenu, d'un coup, un hors-la-loi ? » Comme s'il fallait avoir une profession type, être déjà en marge pour « basculer ».

Occultée par tous, la vraie Selma, la vraie petite amie de Max, est l'autre grande absente de votre pièce, remplacée par une « fausse » Selma, laquelle accepte plus ou moins passivement de jouer ce rôle. Ce remplacement, presque facile, d'un être par un autre, quel sens recouvre-t-il à vos yeux ? De plus, avez-vous opté tout de suite, dans la construction de votre texte, pour ce choix dramaturgique précis : abandonner la vraie Selma pour une autre ? Et pourquoi ?

Le fait que Selma ne soit pas la vraie Selma est un ressort dramatique hyper connu, et c'est parce que c'est hyper connu, issu du cinéma dit « populaire », que j'aime ça. Dès le début, j'ai opté pour ce choix-là. Notamment pour faire ressortir le caractère extrêmement grotesque de l'histoire. Par ce biais, on voit en effet à quel point George et Simon, qui ratent leur kidnapping et se retrouvent avec la mauvaise fille sur les bras, sont démunis, paumés, bouffés par la peur. Ce ratage a quelque chose de drôle, permet une certaine forme d'humour noir. Par ailleurs, la présence de la « fausse » Selma permet d'entretenir le trouble autour de la « vraie » Selma. Où est-elle ? Partie rejoindre Max ? George aurait-il fait exprès de se tromper ? Enfin, concernant la « fausse » Selma, je ne dirais pas qu'elle accepte passivement son sort. Dans les faits, elle n'a pas le choix et tente de sauver sa peau, jusqu'au moment où « elle en marre de jouer ». D'ailleurs, comme indication de jeu, je proposerais : « Vous jouez, vous n'avez pas conscience de ce que vous faites, c'est un jeu qui tourne mal mais c'est un jeu quand même ».

Il y a une très jolie scène dans votre texte au cours de laquelle Selma (la fausse) persuade George de se laisser prendre dans les bras. Est-ce que le recours au corps à corps, au désir, à une certaine tactilité peut constituer un moyen de se libérer de tout ce qui nous oppresse et nous pollue ?

Ce qui hante Eddy, George, Simon, c'est la douleur d'avoir « perdu »

Peut-être que les gens ont peur les uns des autres, dans ce sacré monde.

Des Souris et des hommes, Steinbeck.

quelqu'un. Max n'est pas mort mais c'est tout comme. Son absence est vertigineuse. Ses amis ne parviennent pas à en faire le deuil. Même la fausse Selma n'arrive pas à l'enlever de sa tête, à chasser la douleur qu'il laisse. Pour moi, bien que cela puisse sembler naïf, l'amour, ou en tout cas la tendresse, est encore en mesure de nous sauver. La preuve avec George et Selma.

En exergue de votre pièce, on retrouve une citation de John Steinbeck tirée de son roman **Des souris et des hommes**. Est-ce que cette œuvre a influé sur l'écriture de votre pièce ? Et en quoi est-elle une source d'inspiration pour vous ?

C'est une œuvre obsessionnelle. Je l'ai lue au collège et je la relis régulièrement. Je ne sais pas bien pourquoi. Peut-être parce qu'il met en scène des ouvriers, des ouvriers qui ont peu, pour ne pas dire rien, qui rêvent d'un ailleurs et ne l'atteindront jamais. Je suis moi-même issue d'un milieu ouvrier et je reconnais dans les mots de Steinbeck l'endroit d'où je viens. De plus, c'est aussi un livre par le biais duquel j'ai compris qu'il y avait ceux du dessus et ceux d'en dessous, ceux qui ont le pouvoir et ceux qui ne l'ont pas. Et puis, c'est sans doute une des plus grandes histoires d'amitié que j'ai lues dans ma vie (et pourtant je lis beaucoup). Histoire qui raconte quelque chose que nous avons tendance à oublier : « L'amour n'empêche pas la production du pire ». Enfin, pour ce qui est de l'influence, évidemment, le duo Simon et George fait écho au duo George et Lenny, ces deux amis qui se suivent, ne se lâchent pas, mais finissent par devoir s'abandonner l'un l'autre. Comme les personnages de Steinbeck, Simon et George partagent un désir infiniment simple : se trouver un endroit à eux. Malheureusement, le monde refuse de leur offrir cette petite place à laquelle ils aspirent.

On aurait une petite maison et une chambre pour nous autres. [...] Et ça serait à nous, et personne n'aurait nous foutre dehors.

Des Souris et des hommes, Steinbeck.

INTERVIEW

LE VIADUC de Laura Tirandaz

Les bateaux, ils flottent jamais, faut toujours que ça coule.

Jonas - **LE VIADUC**

Cette année, pour cette 17ème édition du FESTIVAL REGARDS CROISÉS, les trois auteurs associés du collectif Troisième Bureau : Magali Mougel, Guillaume Poix et Laura Tirandaz ont eu pour tâche d'écrire chacun une courte pièce chorale destinée à la jeunesse. Il y est question, entre autres, d'une certaine Sofia, d'un certain Jonas, lesquels adoptent une forme et une identité différentes selon l'univers au sein duquel les auteurs les plongent.

Pour ce second LEVER DE RIDEAU, c'est assis sur un banc que nous retrouvons un nouveau Jonas. Au cœur d'un parc, en compagnie de l'intemporelle sirène statufiée, il tente de digérer sa dispute avec sa petite amie, Sofia, en observant l'environnement alentour. C'est LE VIADUC de Laura Tirandaz, lu par les élèves de 2nd Arts du spectacle du lycée Edouard Herriot et ça commence à 19H30 tapantes. Et vous, savez-vous faire flotter un bateau en papier ?

Dans votre texte, le viaduc semble représenter une étape obligée pour fuir vers un ailleurs possible. Pourquoi avoir choisi ce symbole-là précisément ? Que représente-t-il à vos yeux ? Était-il évident pour vous que celui-ci deviendrait, en quelque sorte, le « héros » éponyme autour duquel les personnages pensent et se meuvent ?

Je n'ai pas vraiment choisi le viaduc en tant que symbole, il était l'un des éléments d'un fait divers à partir duquel j'ai écrit. C'était il y a quelques mois, un homme et une femme se disputaient dans une voiture, ils ont percuté un camion et se sont garés sur la bande d'arrêt d'urgence. Sortis indemnes de l'accident, ils ont continué à se disputer sur la chaussée jusqu'à ce que l'homme entraîne sa

compagne du haut du viaduc dans le vide. En préparant un atelier d'écriture, je suis tombée sur ce fait divers qui m'a beaucoup marquée évidemment. Par la suite, en écrivant la pièce, cet élément du viaduc s'est imposé dans l'histoire pour devenir en effet une frontière au-delà de laquelle il y a l'inconnu et possiblement la liberté.

L'histoire est narrée par des voix anonymes, lesquelles nous parlent de Jonas, jeune garçon de 17 ans. Quel est le statut de ce chœur ?

Ce texte, issu comme vous le savez d'une commande, devait respecter plusieurs contraintes : les deux prénoms, la présence d'un bateau et également la forme du chœur. En effet, il fallait que ce texte puisse être joué par plusieurs comédiens, sans que nous ne sachions à l'avance leur nombre. J'ai voulu que ce chœur prenne en charge les didascalies, les descriptions et les personnages. Cette forme-là permet une grande fluidité, on passe d'avant à maintenant, d'une phrase entendue des années auparavant à un élément du présent, aussi trivial soit-il. Il arrive que l'on soit submergé de ces éléments hétéroclites, de cet assemblage de faits, pensées, sentiments qui nous viennent et parfois nous surprennent par l'arbitraire qui semble les orchestrer. Le chœur parle de l'histoire de Jonas, la commente et parfois l'incarne, durant quelques répliques.

Pourquoi avoir situé l'action au cœur d'un parc ?

Dernièrement, j'ai fait des prises de sons dans un parc pour un documentaire radiophonique. Cette ambiance sonore est riche, il y a ceux qui ne font que passer et ceux qui restent. Ce qui crée des rythmes et des contrastes très forts, parfois saisissants. Une fois, un homme saoul hurlait sur son banc tandis que des enfants jouaient au foot. J'ai repensé à cette scène en écrivant le texte. Jonas est assis sur un banc dans ce parc et tout ce qu'il observe le ramène à sa dispute avec Sofia, à ce fait divers entendu le matin.



© Jean-Pierre Angei

PROGRAMME DU JOUR

19H30 Lecture en Scène **L'Ennemi intérieur** de Marilyn Mattei.

Avec: Thierry Blanc, Fantin Curtet, Charlène Girin, Hélène Gratet, Guillaume Mika.

Mise en Lecture: Hélène Gratet et Laura Tirandaz.

Des lycéens liront en ouverture **LE VIADUC**, texte commandé à l'autrice Laura Tirandaz.

Rencontre avec l'autrice Marilyn Mattei à l'issue de la lecture.

Modératrice: Pauline Bouchet

Troisième bureau - Bureau du Festival

Le Petit Angle - 1, rue Président Carnot

38000 Grenoble

Tél. : 04 76 00 12 30

grenoble@troisiembureau.com

www.troisiembureau.com

Directeur de la publication: **Bernard Garnier**

Rédactrice en cheffe: **Julie Aminthe**

Rédactrice en cheffe adjointe: **Ludivine Debien**

Comité de rédaction: **Léo Bourgeon, Camille**

Henry, Clémentine Jullien, Léa Monchal,

Romain Mourgues

DIVAGATIONS

autour de L'Ennemi intérieur de Marilyn Mattei

HUMORIL© 500MG, COMPRIMÉ SÉCABLE

Vous voulez vous guérir de votre Ennemi intérieur ? Choisissez HUMORIL© !
HUMORIL© est la solution à tous vos tracas !

1. Qu'est-ce qu'HUMORIL© 500mg, comprimé sécable?

HUMORIL© est un médicament qui permet d'atténuer voire de supprimer l'Ennemi intérieur.
Il contient de l'audace, de la détermination, du courage et du paracétamol (entre autres).
Il est indiqué pour les Ennemis intérieurs minimes, imposants, rabat-joies, ostentatoires et radicaux.

2. Quelles sont les informations à connaître avant de prendre HUMORIL© 500mg, comprimé sécable ?

Contre-indications:

Ne jamais prendre HUMORIL© 500 mg comprimé sécable dans les cas suivants :

- manque grave de confiance en soi
- soumission à un Ennemi intérieur supérieur.

Précautions d'emploi ; mises en garde spéciales:

- En cas de surdosage ou prise par erreur d'une dose trop élevée, consultez un médecin.

HUMORIL© 500mg contient de nombreux composants, ne pas associer avec d'autres médicaments : risques de perte de soi, de désordre mental, de prise de décision incohérente.

- Ne pas prendre HUMORIL© 500mg après un événement grave (ex: visionnage d'une vidéo d'un jeune exécutant un otage).

- Ne pas prendre HUMORIL© 500mg si vous venez de perdre un ami cher.

- Ne pas prendre HUMORIL© 500mg si vous voulez guérir les démons intérieurs des autres.

- Ne pas prendre HUMORIL© 500mg si vous vous sentez parfois dépassé par les événements.

Interactions avec d'autres éléments:

Ne pas boire (sauf un mélange Vodka-Génépi devant la fenêtre du voisin)

Ne pas manger de pizzas choco-pilipili-ananas

Ne pas fumer (sauf la moquette de Grand-Maman)

Ne pas tremper sa cracotte dans l'oeuf mouillette (cela évite la procréation d'un futur Ennemi intérieur)

Ne pas se lier d'amitié avec les adultes chauves épileptiques

Ne pas vivre

Seulement combattre l'Ennemi intérieur.

3. Comment prendre HUMORIL© 500mg ?

Avec une dose d'humour d'abord.

Posologie

Réservé à l'adulte et à l'enfant de tout âge, de tout horizon, de toute origine, de toute couleur de peau car oui tout le monde a un Ennemi intérieur.

Fréquence et mode d'administration

Voie orale. C'est la meilleure. Une prise systématique permet d'éviter votre Ennemi intérieur.

Léo Bourgeon

Mon Ennemi intérieur, c'est le café. Il n'est pas vraiment intérieur, vous me direz. Eh bien, figurez-vous qu'une fois ingurgité, il l'est ! Il paraît pourtant très inoffensif comme ça, là, au fond d'une tasse, calme et uniforme. Il fait parfois des vagues, mais rien de bien grave. Puis soyons honnêtes, il sent divinement bon ! Alors moi, le matin, le midi, le soir, je me fais avoir et je ne m'arrête pas. On dit que boire du café empêche de dormir, mais ce qui m'inquiète, c'est surtout que dormir empêche de boire du café.

Léa Monchal

L'Ennemi intérieur, nous l'avons tous en nous. C'est le démon qui se cache, qui ronge, qui creuse des fossés entre moi et le monde. Il s'étend de la haine de soi à la haine de l'autre, de la peur pulsionnelle à la frayeur de l'inconnu. Et cet ennemi devient épidémie. Il se propage par les regards crispés, les mains qui refusent de se tendre, les paroles qui se font Absolu quand elles devraient se faire Doute.

Mon Ennemi intérieur est une angoisse, une force qui me prend et me tord jusqu'à ce que je me recroqueville pour éteindre le feu.

Mon Ennemi intérieur est le contraire de la bienveillance. Il est force d'auto-destruction et d'abattement.

Mais l'avantage de connaître son Ennemi, c'est qu'on peut le combattre. Lutter contre la peur, le rejet, le manichéisme, tout ce qui nous piège parce que la simplification est rassurante.

Faisons de tous nos Ennemis intérieurs un ennemi commun, pour que tous devenions alliés.

Camille Henry



© Jean-Pierre Angei



ANNONCES DIVERSES ET VARIÉES

COMPTE RENDU du 17 mai 2017

Comment c'était hier soir ? Et ben c'était plutôt sympa. Bon c'est vrai que ça a commencé de façon étrange ; dès l'arrivée, se faire agresser par une gazette comme ça, c'est pas humain. Paraît que ça va continuer tous les soirs en plus...

Un peu avant 19h30, on est tous rentrés dans le théâtre. C'est vrai que ça change de l'année dernière, quoi. Ça fait théâtre, quoi. Dans la salle tout le monde murmure plus ou moins, on entend des bribes de conversations. Dans le petit monde du théâtre contemporain, tout le monde se connaît. C'est l'effusion des retrouvailles, des bises sur la joue, des « comment ça va toi ? »

Et puis ça commence. Persistent quelques derniers chuchotements : « J'aurais vraiment dû aller pisser ».

Forcément, il y a une introduction. On parle des élections. De la nécessité d'accueillir l'autre, lui donner une place. Y'a des phrases qui restent en tête : « À l'intérieur de chacun d'entre nous, il y a un arc-en-ciel ».

Lever de rideau. Jean-Yann dans la télévision, et un chat qui s'adresse à nous pendant que la famille d'à côté s'engueule. C'est rigolo le chat qui s'adresse à nous. C'était FIONA de Magali Mougel.

Transition. Rideau rouge. « Ouuuuh » et « Aaaaah » dans la salle. Petite pub comique d'entre-deux pièces. Et les blablas repartent. Puis s'arrêtent

Le plateau apparaît, il est simple. Forcément c'est une lecture.

On l'oublie un peu depuis nos sièges. Présentation des lecteurs. Et on se laisse happer par le texte de Marie Dilasser, MONTAG(N)ES. Ça fuse et ça transporte. La langue coule dans l'oreille et frappe le cerveau.

À la pause tout le monde dehors. On respire. On a chaud.

Et puis on y retourne, pour rencontrer l'autrice. Lui poser nos questions. On est serré, sous la lumière chaude des projecteurs. On discute, on interroge, on donne son avis.

Pour conclure cette soirée sur une note de tendresse, Arash Sarkechik nous interprète sa version musicale d'un extrait du texte.

Et puis, la tête encore pleine des airs de la guitare sèche on sort dans la nuit tiède des prémices de l'été.



©Jean-Pierre Angei

Ludivine Debien

Et
Demain
?

19 Mai 2017

9H/17H

Bibliothèque Centre
Ville / NTSMB /
Journée d'études
organisée par l'UMR

Litt & Arts de
l'Université Grenoble
Alpes et l'équipe
ACCRA de l'Université
de Strasbourg

18H Bibliothèque Centre
Ville / Rencontre avec
Antoinette Rychner

19H30 Lecture en
scène CE QUE NOUS
AVONS FAIT de

Pascal Brullemans
Rencontre avec
Pascal

Brullemans à
l'issue de la
lecture

Rencontre avec Antoinette Rychner

Demain à 18h, rendez-vous à la Bibliothèque Centre Ville pour une rencontre avec Antoinette Rychner, dramaturge mais aussi autrice de nouvelles et d'un roman: Le Prix (Buchet-Chastel, 2015), fable drôle et tendre qui raconte la tension entre vie familiale et solitude de l'artiste. Cette rencontre abordera le thème du lien entre écriture romanesque et écriture dramaturgique, écriture isolée et écriture de plateau.

"Lorsque j'aurai gagné Le Prix tout changera, je me disais avant la Lettre, quand je serai lauréat, la vie ! En attendant je m'interdisais tout ce qui détourne du but - prêter attention aux sentiments de S par exemple, ou à ceux de Mouflet -

mais ne mérite repos et jouissance que celui qui triomphe et dès lors comment s'accorder la paix, comment se l'accorder tant que le Prix ne sera pas gagné"

Extrait de Le Prix, Antoinette Rychner, édition Buchet-Chastel, 2015

Le vendredi 29 mai aura lieu une Journée d'études Arts de la scène organisée par les laboratoires Litt&Arts (UGA) et ACCRA (Université de Strasbourg). À l'ère du numérique et de la "scène augmentée", la place de l'écriture a été remise en cause, remaniée à maintes reprises. Et si les nouveaux supports numériques permettaient de réinventer le théâtre tel que nous le connaissons ? Au total, sept intervenants vont s'interroger sur l'arrivée d'une possible "écriture augmentée", où les médias ne seraient plus un moyen mais l'origine même de l'écriture théâtrale. À la fin de la journée, vous pourrez assister à une table ronde avec les auteurs des textes lus pendant le festival, ainsi que les autrices Antoinette Rychner et Laura Tirandaz, et l'auteur Pascal Brullemans.

Cette journée organisée par Pauline Bouchet, Sylvain Diaz et Julie Valero se déroulera de 9h à 12h30 à la Bibliothèque Centre-Ville et de 14h30 à 17h au Nouveau Théâtre Sainte-Marie-d'en-Bas.

